

for the British Museum London
Gal 6 E 2

RELATION ou NOTICE

D E S

DERNIERS JOURS

D E

MONS. JEAN JACQUES ROUSSEAU;

CIRCONSTANCES DE SA MORT;

E T

Quels sont les Ouvrages Posthumes, qu'on
peut attendre, de lui :

PAR MONS. LE BEGUE DU PRESLE,

Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & Censeur Royal.

A V E C

Une ADDITION relative au meme Sujet;

PAR J. H. DE MAGELLAN,

Gentil-homme Portugais, Membre de la Société Royale de
Londres, de l'Academie Royale de Madrid, & Correspon-
dant l'Academie Royale des Sciences de Paris.

À L O N D R E S,

Chez B. WHITE, Libraire dans *Fleet-street*;

J. JOHNSON, Libraire en *S. Paul's Church-yard*;

P. ELMSLY, Libraire dans le *Strand*; &

W. BROWN, Libraire au coin d'*Essex-street*, près de
Temple-bar.

M DCC LXXVIII.

ex dono auctoris

RELATION ou NOTICE
DES
DERNIERS JOURS

DE
Monsieur JEAN JACQUES ROUSSEAU
CIRCONSTANCES DE SA MORT;

ET
Quels sont les Ouvrages Posthumes qu'on
se peut attendre de lui;

PAR Monsieur LE BECQUE DU PRESLE.

Paris chez la Citoyenne de la Faculté de Médecine, & chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation.

AN 5

Une Addition relative au même Sujet;

PAR J. H. DE MAGELLAN.

Grand-Pontif, & d'ailleurs, Membre de la Société Royale de
Médecine de l'Université de Paris, & de la Société
d'Anatomie Royale des Sciences de Paris.

A Londres.

Chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation.
Il se vend aussi chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation.
Paris chez la Citoyenne de la Faculté de Médecine, & chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant des Arts, ci-devant de la Nation.

MDCCLXXXVI

AVANT PROPOS.

LA Publication de ces Papiers n'a d'autre objet, que d'établir la vérité de quelque faits relatifs à un homme aussi célèbre par ses talents, & par son éloquence, que par la sensibilité de son caractère. C'est cette dernière qui fut la source presque unique de ses malheurs, occasionnés par la méchanceté adroite de ses ennemis. Mais il est assez extraordinaire, que lors même qu'il ne sent plus, cette méchanceté le poursuive jusques dans tombeau, asyle universel, destiné
par

par la sage Nature au repos de tous les infortunés. Puisqu'il ne s'agit que d'avérer des faits dans cette publication, on a jugé à propos de signer ce témoignage du nom de ceux qui rendent volontiers ce tribut à la vérité. Ce fera désormais au Public à porter son jugement sur le credit que mériteront les bruits fourds & anonymes, qu'on pourroit encore continuer à repandre sur ce sujet.

N O T I C E
D E S
DERNIERS JOURS DE MONS.
JEAN JACQUES ROUSSEAU, &c.

I. **D**ÉPUIS la mort de Mons. JEAN JACQUES ROUSSEAU, j'ai servi sa memoire, comm' il vouloit l'etre lui-même durant sa vie, surtout dans ses dernieres années : c'est à dire, sans protester contre tout ce qu'on a dit & imprimé de faux & d'inexact à son sujet. J'ai crû devoir, à son exemple, ne pas m'inquieter pour lui de l'opinion des gens, qui croient le mal legerement, ou sur parole ; & qui condamnent ou mésestiment quelqu'un sur une conduite forcée par des

circonstances, ou sur des foiblesses que le public ignore, quand elles sont d'une personne moins celebre, ou moins vraie ; ou qui n'a pas autant d'ennemis occupés de les divulger & de les aggraver.

2. Mais je me vois obligé de ceder aux instances de beaucoup de personnes, qui jugent que je dois à la verité, à ceux qui la cherchent, qui aiment cet ecrivain aussi eloquent que sensible, & qui honorent sa memoire, de rétablir des faits altérés dans les conversations particulieres & dans les papiers publics. J'entends parler des faits que je sçais mieux que personne.

3. La sensibilité extrême que je connoissois à Monf. Rousseau, m'avoit fait croire qu'il exageroit la mechanceté & l'activité de ses ennemis ; mais ce qu'ils ont répandu & comm' accredité, sur les causes & sur les circonstances de son déplacement, & de sa mort, ne me permet plus de douter de leur nombre, & de leur acharnement.

4. Voici

4. Voici des assertions, sur la verité des
quelles on peut compter.

5. Monf. Rousseau n'avoit certainement
ni donné, ni laissé prendre, ni vendu re-
cement ses *Memoires* ou *Confessions*.

6. Madame Rousseau ne les avoit non
plus donné, vendu, ni preté, ni laissé
prendre à qui que ce soit.

7. La personne demeurante en pays
étranger, qui étoit depositaire de la plu-
part des manuscrits de Monf. Rousseau jus-
qu'à sa mort ; n'avoit, en aucune façon,
violé ce depot. Ainsi les depositaires seuls
ont les *Confessions* de Monf. Rousseau.

8. Ce qu'on a imprimé en pays étran-
ger, & dont on a parlé comme des *Me-
moires* ou *Confessions*, n'est nullement cet
ouvrage : ce sont des Lettres publiées contre
le gré de Monf. Rousseau, & qui n'étoient
pas faites pour l'être,

9. Enfin ce n'est ni pour se dérober à
des poursuites, ni pour obeir à des ordres
relatifs aux *Memoires* ou *Confessions*, ni à

aucun autre ouvrage, que Monf. Rousseau a quitté Paris ; mais par les circonstances suivantes, & de son plein gré.

10. Il y a plus d'un an, que Monf. Rousseau disoit qu'il vouloit se retirer à la campagne ; parceque son revenu, depuis qu'il renonçoit peu-à-peu à copier de la musique, n'étoit plus suffisant pour le faire vivre à Paris avec sa femme & une servante, que leur age, & sur tout le dérangement de la santé de sa femme, rendoient nécessaire. Il cessoit de copier de la musique, parceque sa main n'étoit plus assez ferme ni assez vite, pour que ce travail lui fut profitable ; & que le prix de la copie ne payoit pas le quart du tems, qu'on lui prennoit, en apportant ou reportant la musique.

11. Monf. Rousseau me dit, à la fin du mois d'Avril dernier, qu'il n'étoit pas éloigné d'accepter une habitation à enviorn quarante lieues de Paris ; mais qu'il n'avoit encore pris aucun engagement. Je
lui

lui representai les inconveniens d'un pareil éloignement, & la difficulté des voyages, en cas de maladie, d'infirmité, ou d'affaires qui exigeassent son retour à Paris ; & le peu de certitude, qu'il avoit que les personnes & les lieux, qu'il choisiroit, lui convinssent, soit dans le moment, soit dans le reste du tems. Ensuite je lui offris de la part de Monf. le Marquis de Gerardin, dont il avoit reçu plusieurs visites depuis quelques années, & de la part de Madame son Epouse, une habitation pour le reste de ses jours, à leur Terre d'Ermenonville, située à neuf lieues de Paris.

12. Nous examinames les diverses circonstances, dans lesquelles lui & ses hotes pouvoient se trouver ; & quels en seroient les effets : & je n'eus pas de peine à montrer à Monf. Rousseau, dans tous les cas, des raisons essentielles pour qu'il preferat Monf. & Madame de Gerardin, ainsi que leur Terre, aux autres personnes & habitations, dont on lui avoit parlé. Après
celà

celà je le quitai, en lui disant, que je reviendrois dans deux jours savoir ce qu'il auroit resolu,

13. Ce tems expiré, Monf. Rousseau me dit, que des visites éloignées n'ayant pu lui faire connoître intimement les personnes qui lui offroient un azile à leur Terre ou maison de campagne, il ne pouvoit faire de choix ; mais qu'il s'en rapportoit à moi : que connoissant sa fortune, son caractère, sa maniere de vivre, & connoissant ou pouvant connoître, mieux que lui, les personnes & les lieux dont il s'agissoit, j'étois plus en état de juger, si les personnes & les lieux lui convenoient, & s'il pouvoit convenir à ces personnes.

14. Je decidai Monf. Rousseau à preferer Ermenonville pour sa retraite, & à se confier à Monsieur & Madame de Gerardin ; parceque j'avois toute la certitude possible, qu'ils le feroient jouir de toute la liberté & de l'indépendance qui exigeoient son caractère & sa façon de vivre ;
qu'ils

qu'ils auroient soin d'écarter tout ce qui pourroit troubler sa tranquillité; qu'ils ménageroient son extreme sensibilité; & qu'ils feroient tout ce qu'il permettoit pour lui procurer l'espece de bonheur dont il étoit encore susceptible. Enfin l'étude des plantes faisant presque la seule occupation de Monf. Rousseau, j'avois lieu de presumer qu'il se plairoit beaucoup à Ermenonville, où des terrains très variés par les inégalités, des sols de diverses qualités, des cultures de plusieurs especes, beaucoup de Bois, des eaux courrantes, & d'autres dormantes, nourrissent, dans l'espace de deux mille toises autour du Chateau, plus de plantes, qu'il ne s'en trouve d'ordinaire dans dix lieues de pays.

15. Monsieur & Madame de Gerardin vinrent le sur lendemain renouveler leur offre à Monf. Rousseau, qui l'accepta avec sensibilité.

16. En decidant Monf. Rousseau à se retirer à Ermenonville plutot que par tout ailleurs,

ailleurs; je crus devoir lui demander de suspendre sa dernière résolution, c'est à dire, le déplacement de sa femme & le transport de ses meubles, jusqu'à ce qu'il eut vû, durant un séjour au Château, si le pays lui plairoit, s'il y trouveroit une habitation qui lui convint & à sa femme; enfin, s'il consentiroit à tenir de Monf. & Madame de Gerardin des choses, dont ils ne pouvoient pas recevoir le prix, comme l'habitation, certaines provisions, telles que les legumes qu'il ne pouvoit avoir qu'à leur potager, &c.

17. Je hatai le départ de Monf. Rousseau; parceque j'étois obligé de me trouver à Paris la veille de la Pentecote; & que, s'il restoit à Ermenonville, comme je l'espérois, il convenoit que je passasse quelque tems avec lui. Ainsi, pour que notre départ ne fut pas retardé par les affaires de Monf. Rousseau, & qu'il fut le maître de rester à Ermenonville, je m'engageai à rendre à mon retour à Paris les divers effets qu'on

qu'on lui avoit prêtés ou laissés ; & à recevoir son revenû. Cependant comme son retour n'étoit pas impossible, on convint de dire, qu'il étoit allé passer quelques jours à la campagne.

18. Monf. Rousseau partit pour Ermenonville le 20 Mai, non pas à pied faute d'argent, comm' on l'a dit, mais dans une chaise, qui nous mena à Louvres, où nous trouvames un carrosse & des chevaux de Monf. le Marquis de Gerardin. Je crois devoir dire à ce propos, que Monf. Rousseau n'étoit pas dans la misere, comm' on l'a dit. Il avoit quatorze cent quarante livres de rente constituée viagere.

19. Tout ce que Monf. Rousseau vit, entendit, & éprouva au milieu de la famille de Monf. de Gerardin, lui fut si agreable & d'un si heureux augure, qu'il ecrivit, dès le troisieme jour, à sa femme de faire ses paquets, & de le venir trouver avec ses meubles. Il la reçut le Mardi suivant dans l'apartement qu'il avoit choisi

dans un des pavillons qui sont en avant du chateau, séparés par des fossés remplis d'eau, & une partie de l'avant-cour.

20. Pendant le tems que je passai chez Monf. de Gerardin, Monf. Rousseau me parut de plus en plus satisfait de son nouveau domicile & de ses hotes : il venoit se promener presque tous les jours avec nous, & y dinoit quelque fois. Il entreprit bientôt de faire l'herbier ou collection des plantes des environs d'Ermenonville.

21. Je revins à Paris le 5 Juin, avec la satisfaction de laisser Monf. Rousseau au milieu d'une famille, dont sa douceur lui avoit gagné l'amitié, & à la quelle il paroïssoit rendre l'estime & l'attachement qu'elle merite.

22. Je retournai chez Monf. le Marquis de Gerardin le 21 du même mois ; & je fus convaincû du contentement de Monf. Rousseau par la reconnoissance qu'il me témoigna pour ses hotes ; & les remerciemens qu'il me fit, comm' ayant influé
sur

sur la préférence qu'il leur avoit donnée. Il les voyoit souvent & leur marquoit de la confiance. Il avoit délié ses compositions de musique; il les faisoit exécuter, & montroit à les chanter à cette estimable famille.

23. Monf. Rousseau passoit une grande partie du jour à la recherche des plantes, & aux soins qu'elles demandent pour être mises en herbier. Il s'étoit attaché à un des enfans de Monf. de Gerardin, & lui avoit inspiré du goût pour la connoissance des plantes. Mais, comme s'il ne pouvoit avoir de satisfaction entière, il étoit chagrin quand l'enfant ne venoit pas le voir, ou se promener avec lui, à l'heure ordinaire; & s'inquiétoit dès lors de la peine qu'il auroit, lorsque l'enfant reviendroit à Paris passer l'hiver.

24. Le 26 Juin, jour de mon départ pour Paris, il me demanda de lui envoyer, à mon arrivée, du papier pour continuer son herbier; des couleurs pour

former les encadrémens ; & de lui apporter, à mon retour au mois de Septembre, des livres de voyages pour amuser, durant les longues soirées, sa femme & sa servante, avec plusieurs ouvrages de botanique sur les *Chiendents*, les *Mousses*, les *Champignons*, qu'il se proposoit d'étudier l'hiver. Il dit même qu'il pourroit se remettre à quelques ouvrages commencés, tels que l'*Opera de Daphnis*, & la *Suite d'Emile*.

25. Tous ces projets, ces occupations, ou amusemens demontrent assez, que *Monf. Rousseau* jouissoit encore, les derniers jours de Juin, de la santé & de la tranquillité d'esprit, nécessaires pour les former & les goûter : & qu'il avoit l'espérance de vivre encore quelques années en paix dans sa retraite,

26. *Monf. Rousseau* continua de paroître content, & jouir d'une bonne santé jusqu'au Jeudi, 2 Juillet ; car je ne regarde point comm' une annonce, ou commencement de la maladie, qui l'a fait perir, quelques douleurs

douleurs de colique, dont il se plaignit la veille durant sa promenade, & dont il ne parla plus le reste de la soirée. Il soupa & passa la nuit à son ordinaire.

27. Le Jeudi (2 Juillet) il se leva de bonne heure, se promena dehors suivant son usage jusqu'à l'heure de son déjeuner, qu'il fit selon sa coutume avec du café au lait préparé par sa femme, & dont elle prit un tasse, ainsi que sa servante. Aussitôt après le déjeuner il demanda à sa femme de l'aider à s'habiller ; parceque la veille il avoit promis d'aller au Chateau dans la matinée.

28. Il se preparoit à sortir, lorsqu'il commença à se sentir dans un état de malaise, de foiblesse, & de souffrance generale. Il se plaignit successivement de picotement très incommode à la plante des pieds ; d'une sensation de froid le long de l'épine du dos, comme s'il y couloit un fluide glacé ; de quelques douleurs de poitrine ; & sur tout, pendant la dernière
heure

heure de sa vie, de douleurs de tête d'une violence extreme, qui se faisoient sentir par accès : il les exprimoit en portant les deux mains à sa tête, & disant qu'il sembloit qu'on lui dechiroit le crane. Ce fut dans un de ces accès que sa vie se termina ; & il tomba de son siege par terre. On le releva à l'instant, mais il étoit mort ; car les chirurgiens, qu'on n'avoit pu avoir plutôt, employerent sans succès la saignée, l'alkali volatil, les vesicatoires, &c.

29. Quiconque a souffert, ou vu souffrir ces grandes peines d'esprit & de corps, qui rendent l'existence un supplice continu, ne sera pas surpris, si on lui dit, que *Monf. Rousseau* a vu arriver sa dernière heure de sang froid, & meme avec une espece de satisfaction. Soumis à la Providence divine, convaincû de l'immortalité de l'ame, il étoit depuis long tems dans ses principes de ne rien faire pour avancer la fin de ses jours, quoique la vie
lui

lui fut à charge. Mais accoutumé depuis nombre d'années à considérer ce moment comme le seul, où il put oublier entièrement les trahisons & les persecutions passées, ainsi que la crainte qu'elles ne se renouvellassent, il ne cachoit pas, que sa fin lui paroïssoit desirable.

30. A' ce motif de regarder la mort comme ce qui pouvoit dorenavant lui arriver de plus heureux, il s'en étoit joint depuis quelques années d'autres aussi puissants. Il apprehendoit d'avoir une vieillesse douloureuse & infirme; de voir sa femme dans cet état; de s'y trouver tous les deux ensemble; ou d'y être seul, après avoir perdu sa femme. Ce n'étoit peut-être pas le mal physique, qu'il redoutoit le plus; car personne d'aussi sensible ne souffrit jamais avec autant d'apparence d'apathie, ou insensibilité; & personne n'agit moins que lui, pour se délivrer de la douleur & des incommodités. La patience étoit presque le seul remède qu'il voulut opposer

opposer à tous les maux ; mais il craignoit au delà de ce qu'on peut exprimer, de devenir incommode, ou à charge ; d'être réduit à implorer, ou recevoir des secours.

31. Dans ces dernières années-cy, où sa femme avoit des indispositions, qui sont communes à son age, & qui n'ont rien de dangereux, j'ai vu Monf. Rousseau se figurer, ou plutôt s'exagerer le triste état auquel il seroit réduit par sa perte ; on ne peut rien de plus triste que ces tableaux. Qu'on juge donc, comment une mort qui s'annonçoit pour être prompte, a dû être accueillie par l'homme le plus sensible, peut-être, qui ait existé, qu'elle affranchissoit de tant de souvenirs & de craintes, dont son ame étoit navrée, & son cœur déchiré, dans tous les momens, où quelque occupation ou dissipation du goût de Monf. Rousseau ne l'empêchoit pas de se livrer à ses réflexions melancholiques.

32. Je ne repeterai pas ce que Monf. Rousseau a dit pendant sa dernière heure,

&c

& encore moins les propos faux ou inexactes qu'on lui attribue. Madame Rousseau, qui étoit seule avec lui, avoit trop d'inquietude & de chagrin pour retenir jusqu'aux expressions des reflexions morales ou religieuses, qu'a pu faire son mari: si le trouble que doit causer, dans l'esprit, la destruction de l'organisation, ou la cessation de la vie, lui en a permis. Je me suis assuré par des informations prises le même jour de sa mort, & les jours suivans, que Monf. Rousseau n'a montré ni ostentation, ni foiblesse dans ses derniers momens; mais de l'affection pour sa femme, de la confiance en Monf. Gerardin, & de l'espérance dans la miséricorde de Dieu.

33. Monf. Rousseau aiant témoigné le desir d'être ouvert; il l'a été le lendemain de sa mort, devant moi & dix autres personnes. Le Procès verbal sera mis en entier dans un ouvrage periodique de Medecine. Voici la copie des deux derniers articles.

34. A` la suite de la description des parties externes & internes, où il ne s'est rien trouvé de vicié, ou morbifique, que deux très petites hernies inguinales, on lit ce qui suit.

35. „ Ainsi il y a lieu de croire, que
 „ les douleurs dans la region de la vessie
 „ & les difficultés d'uriner, que Monf.
 „ Rousseau a éprouvées en differens tems
 „ de la premiere moitié de sa vie, ve-
 „ noient d'un etat spasmodique des par-
 „ ties voisines du col de la vessie, ou du
 „ col meme, ou d'une augmentation de
 „ volume de la glande prostate : maux
 „ qui se sont dissipés en meme tems que
 „ le corps s'est affoibli, & a maigri en
 „ vieillissant. Quant aux coliques, aux
 „ quelles Monf. Rousseau à été sujet de-
 „ puis environ l'age de cinquante ans, &
 „ qui n'étoient ni longues, ni vives, elles
 „ dependoient selon toute apparence des
 „ hernies.”

36. „ L'ouverture de la tête, & l'exa-
 „ men des parties renfermées dans le
 „ crane, nous ont fait voir une quantité
 „ très considérable [plus de huit onces]
 „ de serosité épanchée entre la substance
 „ du cerveau, & les membranes qui la
 „ couvrent. Ne peut-on pas attribuer la
 „ mort de Mons. Rousseau à la pression de
 „ cette serosité, à son infiltration dans les
 „ enveloppes, ou la substance de tout le
 „ système nerveux ? Du moins il est cer-
 „ tain, que l'on n'a point trouvé d'autre
 „ cause apparente de mort dans les cada-
 „ vres d'un grand nombre de sujets, peris
 „ ainsi promptement, &c. &c.”

37. On a sans le plus léger prétexte
 accusé Mons. Rousseau d'avoir pris une re-
 solution violente, pour se délivrer des in-
 quietudes & persécutions relatives à l'im-
 pression de ses *Mémoires* ou *Confessions*. Il
 est certain aujourd'hui, que c'est ouvrage
 n'est point imprimé ; & que Mons. Rouf-
 seau a quitté Paris de son propre mouve-

ment & sans crainte. D'ailleurs le suicide étoit contre les principes actuels de Monf. Rousseau. Enfin, je suis assuré par l'examen le plus scrupuleux de toutes les circonstances qui ont précédé, accompagné, & suivi sa mort, qu'elle a été naturelle, & non provoquée. Si Monf. Rousseau eut pensé pouvoir sans crime prendre ce parti extrême, & s'il l'eut fait, je le dirois ; parce qu'il n'a caché dans ses *Confessions* aucune de ses pensées, ni de ses actions, louables ou blamables.

38. J'ai lieu de croire, d'après ce que m'a dit Monf. Rousseau, qu'il ne laisse aucun ouvrage considérable achevé, & dans l'état où il l'auroit publié, à l'exception de ses *Confessions* ; mais qu'il laisse quelques opuscules. Il me semble que le Public peut regarder comme supposés les ouvrages qui lui seront présentés sous le nom de Monf. Rousseau, sans le témoignage des personnes connues pour les avoir reçus en don, ou en dépôt. On ne doit pas

pas compter sur la fuite d'Emile, dont il n'y a que quelques pages, & non deux volumes, comm' on l'a annoncé ; ni s'attendre à voir publier bientôt l'ouvrage intitulé *Mes Confessions*, à moins que quelqu'un de ceux qui les possèdent, ne se rende coupable d'infidélité comme depositaire, & de trahison comm' ami. Ils savent aussi bien que moi, ce que Mons. Rousseau pensoit & desiroit sur le tems de leur impression.

A' Paris ce 25 Aout 1778.

LE BEGUE DU PRESLE,
Medecin de Paris & Censeur Royal,

A D D I.

A D D I T I O N

à la Relation ci-dessus,

Par J. H. DE MAGELLAN.

39. **Q**UOIQUE le témoignage de
 Monf. le Begue du Presle n'ait
 aucun besoin d'être confirmé par personne,
 pour obtenir le credit du Public, dont il
 est assez connu par ses productions litte-
 raires, marquées au coin du bon sens &
 du savoir, ce qui joint aux excellentes
 qualités du cœur, le font estimer par tous
 ceux qui le connoissent ; je me flatte ce-
 pendant, que peut-etre on ne fera point
 fâché d'apprendre les faits suivans, rela-
 tifs à la Relation ci-dessus, que je suis à
 même

même d'averer d'après ma propre connoissance. Voici les circonstances qui m'ont mis dans le cas de pouvoir ajouter ce témoignage.

40. Je fus à Paris au mois de Juin dernier (1778) pour y revoir mes anciens amis, & faire arranger sous mes yeux quelques instrumens astronomiques, que je leur avois envoyés de Londres, & qui avoient souffert dans le transport. Avant de retourner en Angleterre, vers le 20 du même mois, comme je me l'étois proposé, je résolus de me détourner un peu de ma route, pour aller voir Monf. le Marquis de Gerardin, avec lequel j'étois en correspondance depuis quelque tems. Il m'avoit invité à sa Terre d'Ermenonville, dont on a parlé ci-dessus ; & aiant appris dans le même tems que Monf. Jean Jacques Rousseau s'y étoit retiré d'après l'offre généreuse, que Monf. de Gerardin lui avoit faite ; ce fût un motif de plus pour m'y déterminer. Je n'avois jamais

vû cet homme extraordinaire, qui fait la gloire de notre siècle, malgré les écarts, où son imagination, les vives emotions de son ame, & l'extreme sensibilité de son cœur l'ont quelque fois jeté. Les gens sensés lui pardonneront volontiers ces écarts, parcequ' enfin il étoit homme ; & d'ailleurs, à mon avis, il y a plus lieu de se défier de ceux qui se croient fort au dessus des foiblesses humaines, que de ceux qui les partagent, & les exposent avec candeur au jugement du Public.

41. Je puis hardiment assurer tous ceux qui liront cet écrit, que mon desir de connoître personnellement J. J. Rousseau, n'étoit pas chez moi l'effet d'une sotte curiosité de voir un grand homme, ou d'une petite vanité d'être connu de lui. Non. Les malheurs de cet homme célèbre ; les persécutions qu'il a essuyées ; l'envie qu'il a excitée ; son mérite ; ses talents supérieurs ; ses erreurs même ; tout m'intéressoit à lui ; tout m'inspiroit le desir de le voir,

voir, & de le connoître personnellement.

42. Il y eut de tout tems de ces génies malheureux dans la classe littéraire, qui sont rongés de chagrin jusqu'au fond du cœur; parcequ'ils ne peuvent surpasser leurs contemporains dans tous les genres de productions: tels sont ceux dont les âmes noires ne connurent d'autre sentiment que celui de la jalousie, d'une jalousie méchante, de cet écrivain inimitable:—qui tâchoient de le tourmenter, & qui y ont réussi en se prévalant de l'extrême sensibilité de son caractère, qui peut-être dependoit beaucoup de son organisation physique, à fin de le jeter dans ces épanchements de cœur, que le vulgaire imbécile appelle imprudences, & qu'il blâme d'après les idées de l'esclavage habituel, où il a été nourri dans la société civile; mais que les gens d'un jugement supérieur ne peuvent, ni ne voudroient condamner.

43. J'avois vû ici à Londres l'effet des cabales des ennemis de Monf. Rousseau. Sous l'apparence de se rendre ses bienfaiteurs, ils ne manquerent pas d'exciter sa delicateffe de sentiment, à fin de le faire passer pour un fou, un misanthrope : & meme pour un ingrat, epithete la plus injurieuse & insupportable, dont on puisse flétrir une ame sensible & honnête. Ce fut en maniant adroitement cette mechanique obscure & mechante, qu'ils l'obligerent en fin d'abandonner l'asile qu'il avoit trouvé au centre de la liberté, au sein d'une nation qu'on appelle Philosophique à juste titre ; mais dont il seroit fort ridicule de croire, que tous les individus sont philosophes.

44. J'avoue franchement, que je fus alors vivement touché de ces procedès indignes : car tout honnête-homme malheureux a droit à ma compassion : & quelle que soit sa fortune, quelle que soit sa situation à l'égard du public, à qui on en impose

impose presque toujours, & qui ne juge que d'après les opinions, qu'on a le talent de lui suggérer, je ne saurois m'empêcher d'épouser ses intérêts, & de partager en quelque façon l'amertume de son cœur.

45. Si j'avois pu rendre quelque service à Monf. Rousseau, quoique moimême dans une situation étroite, & également, comme lui, étranger dans le pays, je n'aurois pas manqué de faire tous mes efforts pour me lier avec lui, & mériter sa confiance. Les mêmes raisons à peu près m'empêcherent dans la suite de faire sa connoissance à Paris, quoique j'y eus l'amitié des deux personnes, qui, peut-être, étoient les seules avec qui il étoit intimement lié; je veux dire, Monf. le Begue du Presse, à qui on doit la *Relation* ci-dessus; & feu Monf. Aublet, l'Auteur de l'*Histoire Naturelle de la Guiane*. Mais Monf. Rousseau évitoit depuis long tems de faire des connoissances nouvelles. Il n'avoit que trop d'ex-

périence de la méchanceté de plusieurs personnes qui avoient voulu se donner les airs d'être ses amis. Il avoit donc des raisons pour tenir cette conduite : & je respecte autant dans les autres la liberté d'agir selon leurs principes, que je souhaite pour moi-même de ne pas être gêné dans ce qui ne regarde que moi seul.

46. Revenons à mon sujet, quoique cette digression n'y soit pas tout à fait étrangère. La position & les circonstances de *Monf. Rousseau*, au mois de Juin dernier, étoient entièrement diverses de ce qu'elles étoient auparavant. Il se trouvoit heureux au milieu de ses bons amis, qu'il connoissoit pour tels ; & dans le sein d'une famille aussi aimable & honnête, qu'elle est respectable. J'ai crû donc de bien faire en me permettant la satisfaction de voir ce Philosophe, jouissant enfin du bonheur vers la fin de sa carrière.

47. Je communiquai mon projet à *Monf. le Begue du Presse*, qui me dit,
qu'il

qu'il s'étoit proposé d'y aller aussi vers ce tems-là : & j'eus le plaisir de l'accompagner le même jour 21 de Juin, dont il parle au N° 22 ci-dessus. Notre petit voyage fut exactement tel, qu'il est décrit au N° 18, lors qu'il y mena Monf. Rousseau. Une chaise de louage nous mena jusqu'à Louvres, où nous trouvâmes le carrosse & les chevaux de Monf. le Marquis de Gerardin, qui avoit eu la bonté de les y envoyer exprès pour nous conduire chez lui. Ceux qui ont inventé la fable du voyage à pied de Monf. Rousseau à Ermenonville, doivent être bien absurdement effrontés & ridicules.

48. Nous arrivâmes au Chateau un peu avant dîner ; & y trouvâmes de la compagnie, qui étoit venu voir Monf. le Marquis & sa Famille. Après dîner Monf. Rousseau vint nous trouver, au moment qu'on se dispoisoit à aller à la promenade, & qu'on étoit déjà sur le pont du fossé qui environne le chateau. Il n'avoit rien
dans

dans sa physionomie, qui l'annonçât, si ce n'est la vivacité de ses yeux.—Son air simple & modeste, sans afficher aucune prétention, ni laisser échaper aucun signe de l'elevation de son esprit, ne l'auroient jamais fait prendre pour ce qu'il étoit.

49. Je me rappelai alors quelques passages de ses œuvres, où l'ame paroît sortir de sa sphere, & sentir les émotions les plus énergiques d'une vertu à toute épreuve & sublime : ou bien, être absorbée dans la contemplation des vérités les plus abstraites, qu'il vouloit dévoiler, & mettre à la portée de tout le monde. Mais mon imagination se plaisoit à faire illusion à mes yeux, & alloit me faire douter, si l'homme que je voyois devant moi, étoit cet écrivain séduisant, ce peintre admirable des sentimens les plus délicats du cœur humain.

50. En finissant cette phrase, il me semble voir s'élever les petits génies, les fanatiques, & pire qu'eux, les bigots, pour

se

se joindre aux détracteurs du mérite & des talents de cet homme célèbre, pour passer condamnation sur ses écrits, n'y trouver que des erreurs, des paradoxes, & des travers, soit en morale, soit en religion ; & passer à côté des endroits les plus sublimes, des maximes les plus vraies, & des vérités tout à fait lumineuses, sans vouloir les appercevoir, sans vouloir les reconnoître ; — malheur à l'homme qui ne fait decouvrir dans les œuvres de Monf. Rousseau, que ce qu'il pourroit y avoir de défectueux !

51. Peu à peu & comme sans dessein, j'entrai en conversation avec Monf. Rousseau ; & je fus on ne peut plus enchanté de le voir dans un état paisible, & tout à fait à son aise. La tranquillité de son ame & le contentement de son cœur, se produisoient sur son visage, & dans ses discours. Il entroit sans difficulté dans les sujets & propos les plus indifferens de la conversation, lors qu'on s'adressoit à lui, ou
que

[que son tour venoit pour la soutenir; c'étoit la simplicité même: il s'exprimoit avec une naïveté charmante, qui annonçoit parfaitement la candeur de son ame.

52. Je fus charmé d'observer, que les enfans memes de Monf. le Marquis fécondoient son penchant pour la botanique, en lui apportant les plantes moins communes qu'ils rencontroient dans la promenade. Il s'entretenoit avec eux en leur marquant les caracteres de la classification botanique, & leur montrant les differences spécifiques. Il y avoit cependant, de tems en tems, des expressions, entre les autres, quoique très rarement, qui dévoient un Rousseau—c'étoit un laconisme énergique, & plein de sentiment. Il m'échapa de dire, je ne me rappelle point à quel propôs, que *les hommes étoient mechants. Les hommes, oui,* repliqua Monf. Rousseau; *mais l'homme est bon!*

53. C'étoit sur tout dans quelque incident, qui excitoit sa sensibilité, qu'on
pouvoit

pouvoit pour lors reconnoître ce philosophe. La conversation roula par hazard sur les malheurs de la vie humaine, dont il n'y a grand ni petit, qui puisse se flater d'être exempt : & je citai à cette occasion les événemens terribles, dont je fus témoin pendant le grand tremblement de terre, arrivé à Lisbonne en 1755 : où je vis les rangs & les états confondus dans un clin d'œil, les fortunes abîmées, & toute une grande Ville plongée dans le deuil & dans la désolation.

54. Monf. Rouffleau me regarda alors fixement. Quoi ! me dit il, y etiez-vous ? Oui, Monsieur, lui repliquai-je : & je ne me souviens jamais de ce funeste événement sans tressaillir d'horreur. Dans ce bouleversement, la multiplicité des malheurs dont j'étois témoin, ne me laissoient, presque, qu'une sensation unique d'une douleur tranchante ; & la vue de quelques uns de mes amis enveloppés dans la destruction publique, exaltoit cette dou-

leur

E

leur

leur à un point, que je ne saurois depeindre. Je m'en rappelle un accident, entr'autres, dont le souvenir retrace à mon imagination le tableau le plus touchant.

55. Un citoyen de Lisbonne se trouvoit hors de sa maison, lorsque la plupart des edifices croulèrent par la troisieme secousse, après que les deux premieres en avoient deja ebranlé les murailles, & les fondemens. Il accourut, aussitot qu'il fut en etat de réfléchir, au secours de sa femme & de ses enfans, dont il redoutoit le sort. Agité par cette apprehension, il franchit les décombres dont les rues estoient pleines : & redoubla de courage, voyant que sa maison n'étoit pas tombée, quoique les ruines de celles qui estoient vis à vis en avoient comblé la porte & les fenetres. Il cria tout haut en appellant sa famille, qui lui repondit encore en vie ; mais sans pouvoir sortir, puisque tout étoit bouché.

56. Cet infortuné se mit à remuer les décombres, demandant à ceux qui passaient
 soient

soient à quelque distance, de l'aider à faire un trou, par où sa famille pût sortir de cette espece de tombeau. Malheureusement le feu prit si près de cette maison, qu'il ne lui resta d'autre ressource, que de joindre ses cris & ses larmes à ceux de sa famille, qui fut brulée vive sous ses yeux. A' ces mots Monf. Rousseau, qui avoit été fort attentif au recit que je lui faisois, fit brusquement un pas de côté ; &, comme s'il eut été frappé de la foudre, resta immobile pendant quelques instants. Je ne saurois décrire l'expression de sa physionomie dans ce moment là ; elle peignoit parfaitement ce qui se passoit au dedans de lui.

57. En rentrant vers le soir au chateau, Monf. le Marquis nous regala d'un concert, auquel Monf. Rousseau prit quelque part : je me souviens en particulier, qu'il accompagna du piano-forte la chanfonette du *Saule*, qui se trouve en *Ottello*, tragedie de Shakespeare, que lui-meme (Monf. Rouf-

seau) avoit mise en musique tout récemment. J'obtîns avec sa permission une copie de cette petite piece: elle est dans le vrai gout simple & pathétique de son auteur. C'est apparemment la dernière de ses compositions. J'en ai donné des copies à plusieurs de mes amis, en passant par Bruxelles, & à mon retour en Angleterre.

58. Le jour suivant (22 Juin) Monf. Rousseau accepta l'offre de diner chez Monf. le Marquis. Il vint à l'heure ordinaire, mais un accident empêcha sa femme d'être de la partie, ce qui me priva du plaisir de faire sa connoissance. Les longs services qu'elle avoit rendus, & l'attachement qu'elle avoit eu toujours pour ce philosophe dans un si grand nombre de circonstances desagréables, la rendent sans doute très estimable vis à vis de tous ceux qui ont du sentiment. Après diner, Monf. Rousseau fut aussi de la partie de la promenade: & le reste de la journée se passa agréablement, comme la précédente.

59. Si je n'avois eû à consulter que mon gout, j'aurois cédé aux offres obligantes de Monf. le Marquis, pour y rester quelques jours de plus. Mais j'étois pressé de retourner à Londres : ainsi je fus obligé de quitter cette société charmante, où l'on n'avoit eû pour moi que des bontés ; & où j'avois vû les vertus de l'hospitalité, de la générosité, & de la tendresse, exercées envers cet homme extraordinaire, si long tems l'objet de l'envie & le jouet de la fortune. Je partis le lendemain après diner pour Senlis dans le carrosse de campagne de Monf. le Marquis, que je laissai dans la promenade avec sa Famille, Monf. Rousseau, & le commun ami, Monf. le Begue du Presse.

60. L'on s'attend peut-être de ma part à une description de cette belle Maison de campagne d'Ermenonville, où Monf. Rousseau avoit fixé son dernier domicile avec tant de satisfaction. Mais il ne m'est point aisé d'en entreprendre le tableau.

Quiconque

Quiconque aura lû l'excellent Traité de Mons. le Marquis de Gerardin sur le Jardinage, ou comm' il s'exprime, *de la Composition des Paysages*, se persuadera facilement, qu'un goût si éclairé par les vrais principes de la belle Nature, qu'il a étudiés en philosophe instruit par elle, n'aura pas manqué, dans la pratique, aux memes regles qu'il n'avoit pû former, que d'après une experience réfléchie, accompagnée du sentiment le plus delicat, & après avoir vû lui-meme tout ce qu'il y avoit de plus beau en Europe. Cependant pour satisfaire la curiosité du lecteur, je copierai ici une partie d'une lettre que je reçus d'un de mes amis, qui avoit visité cet endroit délicieux plus d'un an avant, que Mons. Rousseau y fut domicilié : ceci donnera quelque idée d'Ermenonville.

61. „ La belle Terre d'Ermenonville
 „ (dit mon ami) à neuf lieues de Paris,
 „ appartenante à Mons. le Marquis de Gerardin,
 „ est le seul endroit, où les François

„ çois puissent prendre l'idée des pay-
 „ sages Anglois, & qui peut-être les sur-
 „ passe de beaucoup : aussi y voit-on un
 „ concours de curieux nationaux & étran-
 „ gers. L'Empereur y a été depuis peu :
 „ & il a trouvé la belle Nature de ce Lieu
 „ plus frappante & plus agreable, que la
 „ Nature parée par l'art à Chantilly. Le
 „ parc fait partie d'une forêt, dont il
 „ occupe 1000 ou 1200 arpens : & ce
 „ terrain se trouve très irregulier & très
 „ varié ; ce qui a fourni des tableaux &
 „ des scenes très pictoresques, que l'on a
 „ developés avec beaucoup de goût & de
 „ dépense.”

62. „ Une riviere, qui du côté de l'en-
 „ trée du chateau est à 300 pas, a l'effet
 „ de la cascade de Tivoli, en tombant de
 „ 15 pieds à travers des rochers : fait le
 „ tour de l'avant-cour ; & vient former une
 „ seconde cascade aussi rustique, en tom-
 „ bant dans les fossés qui entourent le
 „ chateau : & après en avoir fait le tour,
 „ elle

„ elle continue sa route vis à vis l'autre
 „ façade du château, au milieu d'une
 „ magnifique prairie, où l'eau se trouve
 „ toujours à fleur de terre. La prairie
 „ est bordée par des beaux Bois, & ceux-
 „ ci surmontés à peu de distance par des
 „ sommets de montagnes, les unes cou-
 „ vertes de Bois, & les autres arides. Dans
 „ ces masses de Bois, & derrière les mon-
 „ tagnes, se trouvent de beaux lacs, des
 „ vergers, des terres à bled, ou fermes,
 „ & toutes les variétés de culture, &c.”

63. „ Les promenades dans ce beau
 „ Lieu ne sont pas moins agréables à l'o-
 „ reille, qu'aux yeux, par la bonne mu-
 „ sique qu'on y entend. Monf. le Mar-
 „ quis de Gerardin aiant des musiciens,
 „ qui concertent, tantôt dans les Bois,
 „ tantôt sur le bord des eaux, ou sur les
 „ eaux mêmes ; & qui se rassemblent
 „ lorsque la nuit est venue, pour execu-
 „ ter la meilleure musique dans le salon
 „ voisin de celui, où la compagnie con-
 „ verse

„ versé fans en etre incommodée. La
 „ franchise & la liberté, la simplicité
 „ dans les manieres comme dans les ha-
 „ billemens, se trouvent là plus que par
 „ tout ailleurs. Madame de Gerardin &
 „ ses filles, vêtues en Amazones d'une
 „ étoffe brune la plus commune, ont un
 „ chapeau noir pour coëffure. Les gar-
 „ çons ont l'habillement le plus simple,
 „ & propre à les faire confondre avec les
 „ enfans des campagnards, &c."

64. Je n'ajouterai rien de plus à ce
 recit, sinon que j'ai experimenté moi-
 meme tout ce qu' y est dit. Monf. de
 Gerardin m'a paru vouloir réaliser à Er-
 menonville, tout ce que l'imagination des
 Poëtes avoit feint de plus agreable dans les
 campagnes heureuses de l'Arcadie, & dans
 les vergers de Cithere & de Gnide. Ce
 fût donc dans ce lieu charmant, que je
 laissai Monf. Rousseau, dans l'état le plus
 heureux peut-être de sa vie, chez des hôtes
 genereux, qui l'aimoient, le chériffoient

sans cet échaffaudage artificieux, qu'on appelle complimens ; mais que le vrai philosophe dedaigne ; parceque dans le fond ils n'ont aucune signification réelle.

65. Peu de tems après mon retour à Londres, je lûs dans les Gazettes l'annonce de la mort de Monf. Rousseau à Ermenonville, avec des circonstances, dont je sçavois qu'une grande partie étoient fausses. Pour me tranquiliser sur d'autres dont je me doutois, j'écrivis sur le champ à nos amis communs pour avoir des éclaircissemens à ce sujet. Ma curiosité se borna plus particulièrement à ces deux points. Premièrement savoir, si la mort de Monf. Rousseau avoit été précédée & accompagnée de beaucoup de souffrances. En second lieu, s'il avoit laissé de quoi vivre à sa veuve ; car le tombeau ne bornera jamais mes amitiés. Pour ce qui regarde les propos & les expressions d'un moribond, elles dépendent tout à fait de l'état actuel de son organisation physique.

Rien

Rien n'est plus inconféquent & moins certain, que les dernières actions ou expressions d'un individu quelconque au lit de la mort, pour en pouvoir tirer des conséquences relativement à son caractère, ou aux vrais sentimens de son ame, comme on le fait souvent. Lorsque toutes les fibres du corps, tous les ressorts de la vie sont dans un état de convulsion : que la machine annonce les approches de sa destruction : & qu'elle va tomber en pieces ; ce n'est plus le même homme qui raisonne, ce ne sont plus ses propres sentimens qu'il exprime. Cette seule reflexion doit suffire à ceux, qui connoissent l'influence des sensations physiques sur les facultés intellectuelles.

66. Voici la réponse que je reçus de son ami & le mien, Monf. le Begue du Presse. „ Vous imaginez aisément (me „ dit-il) le regret que j'ai de ce que „ Monf. Rousseau n'a pas joui de la tran- „ quillité de corps & d'esprit, qu'il avoit

„ trouvé dans une belle campagne, &
 „ avec des personnes disposées à tout faire
 „ pour le rendre aussi heureux, que son
 „ caractère & ses souvenirs pouvoient le
 „ permettre. Il a très peu souffert, n'ai-
 „ ant eu qu'environ cinq quarts d'heure
 „ de vie dès la première douleur de tête
 „ à la dernière qui a terminé ses jours.
 „ Je vous enverrai par la poste prochaine
 „ un Mémoire qui répondra à la plupart
 „ des choses que vous & le Public desirez
 „ savoir.—Madame Rousseau a de quoi
 „ vivre, &c.”

67. Je ne cache point, que je fûs surpris d'apprendre aussitôt la mort de M^{on}sieur Rousseau ; mais je n'eûs pas cette affliction tranchante, que j'aurois sentie, s'il fut mort au milieu de ses malheurs passés. Ah ! l'on est assez heureux de quitter la vie, avant de quitter le bonheur. Et pour ce qui regarde la mort, elle n'est qu'une suite de notre organisation, une Loi de la Nature, à laquelle il faut se soumettre sans
 mur-

murmurer. Au reste, tous les avantages de la vie ne méritent pas le regret de la perdre.

68. J'ai perdu un si grand nombre d'amis, & de personnes qui m'étoient chères, depuis que je pense plus à l'essentiel des affaires humaines : que j'ai eu occasion de réfléchir souvent sur le sort de notre être, & sur les vrais motifs de la douleur accablante que nous éprouvons, lorsque nous les perdons. Il semble que nous accueillons ces afflictions avec une espèce d'empressement : nous les nourissons même assez volontiers avec des chimères : & quelquefois nous y mettons une espèce d'honneur, croyant que c'est un devoir, un vrai tribut que nous payons à la mémoire de nos amis. Nous nous trompons assurément. Notre amour propre répand sur nos sensations l'illusion la plus complète. C'est nous-mêmes que nous pleurons, & non pas nos amis ; car c'est nous seuls qui effuyons la privation
de

de ce bien-être dont nous jouissions pendant leur vie : & c'est cette triste sensation, qui forme la douleur de les avoir perdus.

69. Peu après la mort de Monf. Rousseau, j'essuyai une autre perte, qui me fût encore bien plus sensible ; parcequ' outre les sentimens généraux d'admiration & de respect qu'on lui portoit, j'en avois par devers moi de gratitude & d'attachement personnels, soutenus depuis plusieurs années. Mon affliction fût extrême ; elle a été commune à des personnes les plus illustres & respectables, aux quelles je m'intéressé par les devoirs les plus sacrés de la reconnaissance : & à un grand nombre d'autres, dont le bonheur dependoit presque entièrement de sa protection *. J'eûs alors plus

* Son Altesse Sme. Charles Marie Raymonde, Duc d'Arrenberg, Prince de l'Empire, Duc d'Arschot & Croy, &c. &c. mourût de la petite verole le 17 Août 1778, dans le Chateau de sa seigneurie de la ville d'Enghien de Hallé des Pays Bas Autrichiens, généralement regretté, comme un Prince qui possédoit toutes les grandes vertus, qui font la vraie gloire de ceux de son rang, sans en avoir aucun vice. Il étoit le protecteur des arts, l'amateur des sciences, & de toutes les connoissances utiles ; & le vrai ami du genre humain.

que jamais besoin de faire des réflexions sérieuses, sur ces séparations cruelles qui nous désolent, pour tâcher de reconnoître les principaux motifs, qui occasionnent cette vive douleur, que nous éprouvons dans des occasions pareilles ; & pour décèler enfin, combien notre *moi* y joue le plus grand rôle à notre insçu.

70. En considérant que la mort est une condition attachée à notre existence, je me suis dit ; pourquoi nous plaindre de cette Loi de la Nature, de cette suite de notre organisation ? Ah ! ne nous imaginons point de changer l'ordre de l'Univers par d'inutiles clameurs ! Soions sages. Respectons les décrets de la Toute-Puissance. Et ne rapportons point à nous seuls tous les objets de la création. Non, me suis-je dit : je ne payerai plus un tribut avili par l'amour de moi-même, à la mémoire de ceux qui me furent chers. En les perdant j'ai de moins autant de liens qui m'attachoient à la vie. Mais, tandis que
je

je leur survivrai, je sacrifierai mes attentions & mes hommages à tout ce qu'ils ont laissé de plus cher : & je cultiverai, encore au delà du tombeau, leur amitié, par mon attachement & par mes services.

71. L'on m'excusera, si l'on veut, d'avoir mis si peu de suite dans mes idées, & d'avoir tant parlé de moi-même & de la douleur dont je suis accablé, dans ces lignes que je viens d'ajouter à la *Relation* de Monf. le Begue du Presse. C'est qu'en écrivant j'ai suivi les impulsions de mon cœur ; & quand il est émû, on le sçait, l'esprit a peu à faire ; la main copie aveuglement le sentiment de l'ame. Je n'en fais point d'apologie ; & je n'efface rien ; parceque ce n'est pas un traité que j'écris, mais un épanchement du cœur, que je laisse échaper, pour adoucir ma douleur.

F I N.

n-
ont
ore
non
l'a-
ées,
e la
nes
de
n'en
non
ait,
veu-
n'en
en ;
cris,
e je
ur.